

THE CARD COUNTER

Paul Schrader



UN MONDE

Laura Wandel



REPÉRAGES

On avait quitté Paul Schrader avec le sublime *FIRST REFORMED*²⁰¹⁷, où le sulfureux *outsider* américain renaissait de ses cendres après plusieurs échecs. Austère comme une cathédrale un soir d'hiver, sa mise en scène empruntait ses motifs à Dreyer et Bresson, le cinéaste renouant par ailleurs avec la figure qui le hante depuis toujours : celle de l'antihéros crépusculaire du *TAXI DRIVER* de Scorsese (qu'il a écrit en 1976), englouti par ses idées noires jusqu'à trouver sa rédemption dans le sauvetage pathétique d'une jeune prostituée. *THE CARD COUNTER* en est une manière de prolongement, la solitude du casino s'étant substituée à celle du taxi new-yorkais. William Tell (impénétrable Oscar Isaac) y est un ancien militaire qui, radié de l'armée pour actes de torture à Abou Ghraïb, tente de s'oublier dans les jeux d'argent... avant de rencontrer un jeune homme en détresse, qu'il va prendre sous son aile pour se racheter. Rappelant par endroits l'atmosphère embrumée de *LIGHT SLEEPER*¹⁹⁹², le récit se recroqueville tout entier sur l'univers mental de Tell ; corps et décors n'y sont plus que silhouettes ou reflux cauchemardesques, à la fois d'une culpabilité intime et d'une Amérique inquiétante de lividité. Schrader évide son film avec la patience du vieux sage (Tell y empaquète même, à la manière d'un Christo, les meubles de ses chambres d'hôtel) et l'assurance de celui qui a trouvé son langage ; pas d'empressement ni de superflu ici. Mais la beauté grave d'une œuvre en phase terminale, moins *best of* que sereine transfiguration. ● DAVID EZAN

Scénario Paul Schrader
Montage Benjamin Rodriguez Jr.
Photographie Alexander Dynan
Avec Oscar Isaac, Tye Sheridan, Tiffany Haddish
Sortie En salles

Il ne faut pas un plan entier pour être pris à la gorge par ce premier film qui fait d'une cour de récréation un monde aussi tumultueux que complexe. Quelques secondes suffisent pour entrer en empathie avec la petite Nora (extraordinaire Maya Vanderbeque) qui ne parvient pas à quitter les bras de son père alors qu'on la somme d'entrer en classe. La caméra, placée à sa hauteur, ne quittera plus jamais son point de vue (ni même son point d'écoute - le boucan de l'école n'étant pas la moindre des agressions à laquelle elle est confrontée). Nora découvre que son grand frère est le souffre-douleur de quelques garçons cruels et ne trouve aucun moyen de lui venir en aide. *UN MONDE* raconte et analyse la terrible ronde du harcèlement scolaire (qui finit par transformer les victimes en bourreaux) à travers le regard ingénu d'un témoin contraint au silence. Ce récit de terreur et d'impuissance, reléguant dans le hors-champ la société des adultes (comme dans un cartoon de *TOM ET JERRY*, on ne voit presque que leurs jambes), est conçu comme une impitoyable immersion sensorielle et émotionnelle dans les affres de l'enfance. Dans ses partis pris éthiques et esthétiques (la rugueuse mise en scène du dilemme moral, de la chute et de la réconciliation), le film n'est pas sans rappeler le meilleur des frères Dardenne. Surtout, il évite tous les écueils du sujet et tous les clichés du genre pour s'imposer comme l'un des films les plus puissants et les plus maîtrisés sur le monde, violent, de l'enfance. ● DICK TOMASOVIC

Scénario Laura Wandel
Photographie Frédéric Noirhomme
Montage Nicolas Rumpl
Avec Maya Vanderbeque, Günter Duret
Sortie 26/01